Installation

Ce livre ne parlera pas de ces adolescents et jeunes gens qui se donnent la mort en direct sur les réseaux sociaux. Même si le titre peut évoquer ce phénomène et que le sort de ces jeunes désespérés est touchant, j'ai choisi « *Suicide connecté* » pour traiter plus généralement de notre avenir collectif, si l'humanité poursuit sa course à la connexion numérique. J'ai rédigé cet ouvrage comme une augmentation de mes conférences et de mes émissions diffusées sur Internet. Il a vocation à *dénumériser* mon propos. Il contient aussi plus d'informations, plus de détails et de précisions que les conférences. Il va plus loin dans certains raisonnements, s'accordant le droit d'émettre des hypothèses qui n'ont pas encore, à ce jour, de fondations solides émanant de la recherche scientifique, mais qui, je n'en doute pas, vous permettront d'entamer une réflexion. Il renvoie à ses sources via les notes en bas de page, dont le conférencier ne pouvait disposer sur scène. Mais il garde le style de la conférence !

Ainsi, j'invite le lecteur à se représenter mentalement une salle, ou un espace extérieur, recevant du public, dans laquelle il aurait *a priori* envie de s'installer. Les chaises peuvent être alignées en rangs bien droits, agencées en arc de cercle, ou disposées de façon aléatoire. Elles peuvent être loin du conférencier ou tout près. Incarnant ce dernier, je me tiens généralement debout sur le même sol que celui recevant les chaises de l'assemblée. Mais si vous préférez, je peux faire l'effort d'être sur une scène. J'ai à côté de moi une table sur laquelle repose un chevalet de bois supportant un empilement de panneaux, le premier étant un panneau de chantier visant à construire un monde dépollué, allant du sol jusqu'à l'ionosphère. J'invite le lecteur à visualiser ce lieu et à y choisir une place assise qui semble lui correspondre. Imaginez-moi, devant vous, souriant, prêt à démarrer cette conférence. Autour de vous sont assis tous ceux qui, comme vous, ont ouvert ce livre avec l'intention de le lire. Vous pouvez également y inviter les proches auxquels vous parlerez de votre lecture. Mais faites vite, car je m'apprête à commencer...

…

Allo ? ! Allo ? Est-ce que tout le monde me reçoit ? Devant c'est bon ? Oui. Derrière aussi ? Oui. C'est très bien, parce que souvent il y a une personne en plein milieu qui ne capte rien, alors même que ses voisins reçoivent le message

5 sur 5. Et on ne regarde absolument pas les différences d'installation entre ceux qui captent et celui qui rencontre des difficultés. On ne se sert que de celui qui a des problèmes de réseau pour justifier l'implantation d'une nouvelle antenne-relais… Mais là, ça va ? ! Pas besoin de nouvelle antenne ! OK, super !

Bonjour à tous et merci de vous être déplacés ! Je m'appelle Anthony Brun-Maestroni. Je vis à Linac, un très joli petit village rural du département du Lot, en France. Et je suis venu ici pour vous parler des effets, essentiellement biologiques, des champs électro-magnétiques artificiels, ou des *ondes* artificielles. J'insiste sur *artificiel* qui signifie « d'origine humaine ». J'oublierai peut-être parfois de dire « artificiel » dans cette conférence, mais c'est de ça qu'il s'agit, c'est de ça que je viens vous parler. Parce qu'il y a aussi des champs électro-magnétiques naturels, qui peuvent également présenter des effets, positifs ou négatifs. Mais on n'en parlera pas. Pas aujourd'hui !

Et comme le format papier de ma conférence m'offre un temps de parole rallongé, je vais également aborder les effets du numérique en général, du monde que nous propose le numérique, et je m'autoriserai même quelques projections afin de nourrir encore vos réflexions. Car nous sommes à un moment de notre Histoire humaine où il semble que nous avons un choix à faire. Je viens donc vous parler de ce que j'appellerai notre « destin collectif ». Car notre rapport à la technologie tient davantage du choix collectif que du choix individuel. J'en suis une preuve vivante, mais j'y reviendrai plus tard.

Bien sûr, avant de commencer, je vais vous demander de ne pas mettre vos téléphones portables en silencieux ou sur vibreur… Généralement les gens font ça pour ne pas déranger l'intervenant. Et c'est très aimable à eux. Mais dans mon cas, je vous demande de les éteindre complètement… La question du mode avion revient presque tout le temps ! Et ma réponse est toujours que ça dépend des modèles. Car certains smartphones gardent la géolocalisation activée en mode avion, et donc ils émettent toujours des ondes, à un niveau de rayonnement non négligeable. Et comme en mode avion vous ne pouvez de toute façon pas vous en servir, éteignez-le. C'est plus simple et plus sûr… Ou alors mettez-le en mode avion au sens propre du terme : en le faisant voler ! Voilà, cette petite digression sur le mode avion aura au moins laissé le temps à tout le monde d'éteindre son téléphone, en toute discrétion. Et je vous en remercie, car cela m'évitera de passer un mauvais moment pendant et surtout après ce temps de partage avec vous. Merci. Je pense aussi que pour votre niveau d'attention, pendant le temps de la conférence, il est préférable pour vous de ne pas avoir d'objet connecté en service proche de vous. Soyez ainsi présent et offrez-vous ce moment de déconnexion numérique pour vous reconnecter à vous-même et à votre intuition. Elle seule vous aidera à percevoir mon propos comme le délire d'un militant anti-ondes ou comme une présentation sensée et sérieuse qui invite chacun à remettre en question son usage quotidien du numérique.

Comme il m'importe de connaître mon auditoire avant de commencer, je sonde l'assemblée en demandant que lèvent la main ceux qui se pensent ou qui se savent électro-hypersensibles ? Je lève la main et compte les autres mains levées dans le public. Une petite précision s'impose avant d'analyser la proportion de mains levées. « Électro-sensible » ça correspond à un individu sur lequel se produisent des phénomènes observables sous l'effet de champs électro-magnétiques... Et ça c'est nous tous ! C'est 100 % de l'espèce humaine. Et c'est normal. Si un cardiologue lambda peut faire un électro-cardiogramme à tout le monde, c'est que le cœur de tout le monde est mis en mouvement par un choc électrique, naturellement produit par le corps humain. De même, si on peut nous faire un électro-encéphalogramme, à nous tous, c'est que l'activité cérébrale est une superposition de courants électriques. Notre système nerveux est un réseau électrique sur lequel circulent des informations transmises par des courants. À l'intérieur de chaque cellule du corps humain, il y a de l'électricité. Sans cette électricité, nos cellules sont incapables de brûler les nutriments et l'oxygène pour produire de l'énergie. Bref, si je grossis encore un peu le trait, nous sommes des êtres électriques. Ou électro-magnétiques, parce que tout courant électrique génère un champ électro-magnétique. Et pour ceux qui n'ont jamais étudié l'électricité, sachez que tout phénomène électro-magnétique influence, et est influencé, par tout autre phénomène électro-magnétique. J'ajoute à cela que nous avons tous du fer dans le sang, du cuivre dans les os, de la magnétite dans le cerveau. Et nos corps contiennent 70 % de leur masse en eau, ce qui rend le corps conducteur, électriquement parlant. Il est donc évident que l'électricité, et par extension les champs électro-magnétiques, exercent une influence sur la biologie de chaque être humain. Et cette influence, elle peut être favorable – on parle de résonance –, mais elle peut aussi être défavorable au fonctionnement de notre corps – on parle alors d'interférence. La nature positive ou négative de cette influence va dépendre de la combinaison de trois paramètres : la fréquence, c'est-à-dire la vitesse à laquelle ça vibre, l'intensité, qui correspond à la puissance du rayonnement en fonction de la distance à laquelle on se trouve de la source de ce rayonnement, et la durée d'exposition. Et de fait, si je prends un microscope et que j'observe votre sang ou vos cellules sous l'effet de champs, je verrai des choses, les mêmes choses, chez tout le monde. Les mêmes phénomènes, mais pas à la même intensité, pas avec la même force et pas à la même durée d'exposition. La Nature ne nous a vraiment pas fait égaux ! Et c'est là que l'on va définir une limite, entre l'électro-hypersensibilité de quelques-uns et l'électro-sensibilité de tout le monde et même, plus largement, de tous les êtres vivants.

L'électro-hypersensibilité, ou le syndrome d'intolérance au champs électro-magnétiques, reconnu par l'OMS en 2005[1], c'est quand l'individu ressent dans sa chair, perçoit physiquement, les phénomènes induits par les champs électro-magnétiques. Généralement, c'est quand ça fait mal ! Pour moi, cela

[1] Dominique Belpomme, *Le Livre noir des ondes*, Éditions Marco Pietteur, Ferrières, 2021.

se passe principalement au niveau de la tête. Quand je suis plus de 15 à 30 minutes – le temps dépendant de l'intensité du rayonnement environnant – dans un lieu « chargé », j'ai une sensation de chaleur au niveau du cuir chevelu qui se manifeste. Puis qui s'intensifie au point de devenir oppressante, avec un mal de tête qui s'installe au niveau des tempes. J'ai alors l'impression d'avoir la tête prise dans un étau, écrasée, et je ressens chaque pulsation cardiaque à l'intérieur des vaisseaux sanguins qui irriguent mon cerveau. Ça pulse et ça me donne l'impression d'avoir la tête qui prend 10 cm de diamètre. Je ressens également des sensations de vertige, au point de me retrouver à la limite de tomber. Et mes mains se mettent à trembler.

En France, depuis 2018, l'Anses (l'Agence Nationale de Sécurité Sanitaire) affirme que nous sommes « autour de 5 % de la population à être électro-hypersensibles[2] ». Il s'agit là des chiffres officiels et je reviendrai sur le *sérieux* de cette institution qu'est l'Anses… Généralement, je suis plutôt autour de 10 % dans la salle de conférence, mais je n'en fais pas une statistique pertinente, car je sais bien que le sujet de mon exposé attire plus majoritairement les électro-hypersensibles, même si ces derniers ont aussi plus de mal à sortir de chez eux et à se mêler à un public dans un environnement qui n'est pas toujours très protégé. J'ajoute à cela qu'il y a plein d'électro-hypersensibles qui s'ignorent. J'en croise souvent. Ils ont de nombreux symptômes. En discutant, on arrive à évaluer leur exposition aux ondes, qui justifie les symptômes, mais ils ne font pas le lien puisque personne ne leur en a parlé…

J'en reviens à mon public et je m'intéresse maintenant à ceux qui n'ont pas de smartphone. Il y a toujours des mains levées ! Puis je filtre un peu plus finement l'assemblée en demandant qu'il ne reste en l'air que les mains de ceux qui n'ont pas de téléphone portable du tout. De nombreuses mains se baissent ! Enfin, il reste presque toujours une main en l'air ! Ce n'est pas toujours la même main d'ailleurs ! Mais cette irréductible main a souvent déjà vécu un demi-siècle ! Et c'est bien, le modernisme, comme projection de la société vers son avenir, nous a trop fait oublier que l'on gagnait à prendre un peu exemple sur nos prédécesseurs… Pour ma part, j'ai un mini-téléphone portable pour quelques appels et SMS uniquement. Vous savez, avec des touches et un écran non tactile. Si, ça existe encore. Et je le partage même avec ma femme.

Je demande ensuite s'il y a parmi nous des gens qui n'ont jamais de connexion Wi-Fi allumée dans leur domicile ? Je ne parle pas du Wi-Fi des voisins. Ça, vous n'y pouvez rien. Pas de Wi-Fi qu'on allume soi-même chez soi ? Souvent quelques mains accompagnent la mienne. Mais elles restent encore très minoritaires au moment où je rédige ces lignes.

[2] Anses, *Avis relatif à l'expertise sur « l'hypersensibilité électromagnétique (EHS) ou intolérance environnementale idiopathique attribuée aux champs électromagnétiques (IEI-CEM) »*, saisine n° 2011-SA-0150 du 13 mars 2018.

Et pour finir, je demande que se manifestent tous ceux qui n'ont pas le compteur Linky comme source d'accès à l'électricité ? Le thème de la conférence fait que souvent une bonne moitié du public lève fièrement la main. C'est bien ! Enfin, c'est bien… Ce n'est pas un examen ! Ceux qui n'ont pas levé la main, ce n'est pas un problème, vous pouvez rester ! Non parce que j'en vois qui sont mal à l'aise et qui regardent leurs chaussures comme s'ils s'étaient fait piéger. Qu'ils se rassurent, je ne suis pas là pour juger vos habitudes ! Je vais d'ailleurs tâcher de ne juger personne. Si je suis là, c'est pour partager avec vous mes expériences de vie et le fruit de mes recherches sur le sujet des ondes. Et ce, afin que vous sachiez, tout comme moi, à quel point c'est dangereux, et pourquoi c'est dangereux. Et c'est important, car savoir, c'est vouloir : quand on sait qu'un gadget est dangereux, généralement on veut s'en protéger. Et vouloir, c'est pouvoir ! On le dit d'ailleurs : quand on veut, on peut ! Et c'est précisément pour cela que l'on ne veut pas que vous sachiez. Il y a de la non-information, et même de la désinformation, pour vous empêcher d'avoir la volonté, individuelle ou collective, de vivre sans tous ces polluants modernes que sont les objets connectés qui ont colonisé vos vies.

Premier impact

Voilà, je viens de planter le décor ! On va démarrer maintenant. Et on va démarrer en revenant en arrière, parce que je suis allé un peu vite. Je vous ai dit que les ondes artificielles étaient dangereuses. Et si maintenant je bâtissais un argumentaire technique ou scientifique pour démontrer ce que je viens de dire, ça s'appellerait un biais de confirmation et ce ne serait scientifiquement pas recevable ! Ce ne serait pas rigoureux. Et moi je suis quelqu'un d'assez rigoureux (du moins je pense l'être). Donc on va faire comme si je ne vous avais rien dit. Comme si on ne savait pas que c'était dangereux. Comme si on ne savait rien sur ce sujet. Et pour ce faire, nous allons devoir remonter le temps pour revenir à une époque où même moi je n'y connaissais rien. Comme ça on est sûrs que je ne peux pas vous avoir influencés. Nous allons donc faire un petit voyage dans le temps. Vous êtes partants ? !

Alors on va faire ça sans artifice, de toute façon la physique quantique a déjà démontré que le temps n'existait pas ! Alors allez, [clap] et nous voilà tous en 2006 ! Vous y êtes ? J'en vois qui traînent un peu au fond... Non, faites un effort, parce que si on n'est pas tous en même temps... Enfin ça sera difficile à suivre après ! Voilà, nous sommes en 2006 et j'ai 16 ans. Oui parce que je suis né en 1990. Mais nous, on reste en 2006. Nous sommes le jeudi 16 novembre 2006, je suis en 1re S (c'est comme ça qu'on appelait la section scientifique à l'époque). Oui parce que je ne vous l'ai pas dit, mais ma mère, qui est institutrice, croit beaucoup en la réussite par les études : il faut bien travailler pour avoir de bonnes notes, pour réussir et avoir une belle situation. Et mon père, lui, il est ouvrier. Et comme il a commencé sa carrière en usine en 1973 – premier choc pétrolier : fin des Trente Glorieuses –, il est resté ouvrier toute sa carrière. Petite erreur de *timing* on va dire, pour qui rêve d'ascension sociale. Du coup, mon père va travailler assez durement à l'usine pour nous offrir un niveau de vie correct, avec l'espoir que ses enfants réussissent dans la vie sans avoir à trimer comme lui. Et comme je suis le premier de fratrie, je travaille en partie pour tenter de réaliser les rêves de mes parents et ainsi devenir ingénieur ! Ce n'est pas un choix d'orientation qui m'a été imposé par mes parents. Mais disons que le collège ne m'a jamais inspiré un métier vers lequel m'orienter pour m'épanouir. Ne sachant pas quoi faire de ma vie et ayant des facilités dans les matières scientifiques, je vais suivre une voie qui semble toute tracée et qui satisfait mes parents. Et je m'en sors plutôt bien

sur cette voie : je suis premier de classe, en 1re S, dans le premier lycée privé de l'académie de Lyon. Et je ne dis pas ça pour vous intimider ou vous en mettre plein la vue. Non parce qu'un jour on m'a dit que ce passage constituait un biais d'autorité ! J'espère bien que vous aurez assez de hauteur de vue pour ne pas croire que je pense vous impressionner avec mon classement de premier trimestre de classe de 1re. On est loin du prix Nobel, on est d'accord ! Je vous donne juste un peu de contexte à propos de la personne que je suis en 2006.

On est donc ce jeudi 16 novembre 2006 et il est 7h55. Je suis dans ma salle de classe, à ma place, au premier rang. Il ne reste que 5 minutes avant le début de la journée. Ça commence avec le cours de français le jeudi matin. Je suis debout, entre ma chaise et mon bureau qui se trouve devant moi. Les bras ballants et l'air blasé. Le français, en plus, ce n'est pas trop mon truc. Je veux devenir ingénieur, pas littéraire... Alors j'attends. J'attends mon heure, enfin l'heure du cours de français. Et là, soudainement, il se passe quelque chose d'inattendu : je m'effondre physiquement, dans un mouvement vertical très rapide et brutal. Tout ce qui me maintenait debout – chevilles, genoux, hanches – tout me lâche... Dans ma chute, ma tête établit un contact assez violent avec le bureau, qui lui n'a pas bougé d'un millimètre... Le menton crochète le bord de table. Ça me met un uppercut assez violent ! Mais ça a quand même l'avantage de me donner ce petit coup de fouet qui me permet de reprendre le contrôle de mes membres et de me hisser ainsi jusque sur ma chaise... C'est mon premier malaise et j'ai la tête qui tourne comme jamais. Pourtant autour de moi, personne n'a rien vu. Tant que la prof de français n'est pas là, c'est un peu le bazar quoi ! Ça braille, ça papote. Bon ben moi je reste sur ma chaise. Je crois que c'est ce que j'ai de mieux à faire...

Et puis 8h sonnent et la prof fait son entrée. Et là, il faut se lever, par politesse. Il s'agit d'un établissement privé, il y a des règles auxquelles on ne déroge pas. Donc je me lève. Mais je sens que le petit-déjeuner n'est pas loin de sortir. Je ne suis pas vraiment dans mon assiette. Et puis j'ai vraiment très mal à la tête. De plus en plus mal. Je sens que je ne vais pas être efficace ce jour-là en français. Quand mon voisin de classe se tourne enfin vers moi pour me souffler un salut amical, il semble avoir un mouvement de répulsion et me dit : « Qu'est-ce que t'as fait ? T'es tout blanc, t'as une tête de cadavre ce matin ! » C'en est trop. À ces mots, je décide de quitter le cours de français et je prends la direction de l'infirmerie du lycée. En chemin, je rends le petit-déjeuner dans un coin. Vomissements, céphalées, l'infirmière me demande d'abord si j'ai bu : nous sommes à Lyon et la veille c'était la fête du Beaujolais nouveau ! Non, il est clair que, si j'ai déjà bu un peu d'alcool dans ma vie à l'occasion de soirées entre adolescents, je ne suis absolument pas allé fêter la sortie d'un vin réputé pour être de mauvais goût ! J'atterris donc sur un lit de l'infirmerie pour me reposer avant de rejoindre mes camarades. Mais ça semble mal engagé. J'y bave de la bille dans une bassine au rythme de convulsions que je ne maîtrise pas du tout. J'ignore tout de ce qui se produit dans mon corps, mais je me mets à penser que mon heure est venue. Ça me semble évident que je vais

mourir. N'étant pas croyant et n'ayant aucune idée de ce à quoi peut nous conduire la mort, j'ai surtout une pensée pour mes parents. J'imagine la souffrance qu'ils vont devoir éprouver. J'en suis convaincu. Je tourne en boucle sur cette pensée. J'ai peur. Je bave encore de la bille. Puis je perds connaissance.

Concrètement, trois vaisseaux sanguins se sont rompus dans ma tête et je suis en train de faire un AVC de type hémorragique. Souvent on dit « rupture d'anévrisme », mais dans mon cas il s'agit d'une rupture de fistule artério-veineuse. Bref, qu'importe les détails. L'idée est assez simple, je suis en train de me vider de mon sang à l'intérieur de la tête. Face à mon corps cadavérique, ne répondant plus à aucun stimuli, l'infirmière appelle finalement les pompiers. Ils arrivent et m'emportent aux urgences les plus proches, qui confirment l'hémorragie interne cérébrale. Je suis donc transféré à l'hôpital neurologique de Lyon, à Bron, où je suis pris en charge par une équipe de spécialistes. Mais bon, spécialistes ou pas, disons que mon pronostic vital ne sent plus vraiment la vanille. Non, là ça sent le sapin ! Après plusieurs examens, on me met sous morphine. Et pas trop loin du frigo, pour éviter des déplacements inutiles… Enfin, le neurologue vient dire à mes parents, qui attendent depuis bientôt 12 heures sans savoir ce qui se passe : « Vous êtes les parents d'Anthony ? Ecoutez, il a fait une hémorragie interne, c'est très grave. Il ne passera probablement pas la nuit. Et ça vaut mieux pour lui, et pour vous… Parce que s'il saisissait la petite chance qui lui reste de rester en vie, il aurait de lourdes séquelles à porter le restant de sa vie. »

Nous sommes encore en 2006, et je vous propose d'avoir une pensée pour ce jeune de 16 ans que je suis… Je suis là devant vous, allongé dans mon lit d'hôpital. Je suis entre la vie et la mort. On m'a prédéclaré mort à mes parents… Et je n'ai pas vraiment l'intention de revenir avec vous, les vivants. Alors pour ceux qui le souhaitent, c'est le moment de me souffler l'idée, de me dire de revenir à la vie…

Après une hésitation, le public laisse finalement échapper des : « Reviens, Anthony, reviens ! » J'en profite moi-même pour me glisser l'idée dans le creux de l'oreille…

Je vous remercie, vous tous qui m'invitez à rester. Du fond du cœur, merci. Même si je sais que vous le faites de façon intéressée… Si, car si je ne reviens pas à la vie, là maintenant, je ne peux pas vous faire cette conférence 16 ans plus tard ! Ça va de soi ! Mais merci quand même, ça me touche.

On est en 2006 et l'hôpital nous parle d'une vingtaine de cas d'AVC par an chez les moins de 25 ans. Ce chiffre-là m'a marqué : 20 cas par an. Mais est-ce 20 cas par ans pour la France ? Ou 20 cas par an pour cet hôpital ? Et c'est très difficile de trouver des statistiques officielles sur les AVC chez les moins de 25 ans en France. J'ai longtemps cherché, et après avoir recoupé de nombreuses données statistiques de différentes sources, il semblerait qu'il s'agisse de 20

cas par an pour 100 000 habitants (c'est-à-dire 0,02 % de la population[3]). Sur cette vingtaine de cas, l'hôpital nous dit qu'un seul s'en remet, avec tout de même des séquelles. Les autres ne passent pas la première nuit. Et moi, le vendredi 17 novembre 2006 au matin, je me suis réveillé normalement. J'ai toujours une bonne mémoire. Je sais toujours parler, lire, écrire et compter. Et puis j'ai toutes mes facultés physiques, motrices et sensorielles. L'équilibre, ce n'est pas encore tout à fait ça. Ça va prendre un peu de temps. Mais ça ira. Le fait est que je me tiens debout devant vous sans difficulté aujourd'hui. Et je vous remercie encore une fois, car c'est certainement grâce à vous qui m'avez soufflé l'idée, et à tous les autres publics que j'ai eus. Je fais d'ailleurs cette conférence uniquement pour ça, bien sûr !

Je vais donc m'en remettre… Mais tout de même, c'est assez insolite de faire une hémorragie interne cérébrale aussi jeune. Et quand on demande aux neurologues : pourquoi le gamin là, à 16 ans, il fait un AVC ? Il a pourtant l'air en pleine forme, il est premier de classe, il fait du sport, il est en bonne santé, il semble s'éclater avec ses copains… Pourquoi lui, il fait ça ? Ça vient d'où ce truc-là ? La question est légitime. Et la seule réponse qui nous est donnée : c'est le hasard ! C'est la faute à pas de chance. Mon rétablissement aussi d'ailleurs, tant il était inattendu, c'est une question de chance. Évidemment, on ne peut pas en vouloir aux neurologues. Ils ne savent pas que 16 ans plus tard des gens reviennent dans le temps pour me dire dans la nuit de rester du côté des vivants afin de faire des conférences ! Par contre, ce qui m'interpelle déjà à l'époque de mon AVC, c'est qu'on ne me pose pas de question pour tenter de comprendre. Il n'y a pas d'enquête sur mon mode de vie. Alors je ne leur jette pas la pierre. La tension sur les effectifs en milieu hospitalier est déjà palpable en 2006. Ils sont en permanence en train d'éteindre des incendies. Ils n'ont ni le temps ni les moyens d'analyser d'où viennent tous ces départs de feu. Mais quand même, il y a tant à observer dans l'environnement d'un patient. *Tu manges quoi ? Tu vis où ? Est-ce que tu as un téléphone portable ?* Oui, j'ai 16 ans et, depuis l'âge de 12 ans, j'en ai un dans la poche. Je l'ai même eu en pendentif, suspendu autour du cou. Et il était toujours allumé. Est-ce que ça peut avoir un effet ? Je n'en sais rien moi à cette époque-là. Mais on pourrait poser la question. *Est-ce que tu regardes la télévision ?* Ouais, je suis né en 1990 : je regarde la télévision avec une certaine assiduité (et sur un écran cathodique à l'époque). *Est-ce que tu joues aux jeux vidéo ?* Non, moi ce n'était pas mon truc. Mais peut-être qu'on peut poser la question parce qu'il y a plein d'éléments qui peuvent nous laisser penser que ça pourrait avoir un effet sur le cerveau. *Quels sont tes rythmes de sommeil ?* On pourrait poser plein de questions pour essayer de tirer le fil et comprendre ce qui cause un AVC si jeune. Mais ça n'a pas été fait et ça m'a interpellé, parce que j'aime bien comprendre…

[3] « Les facteurs de risques d'AVC chez les jeunes » sur www.sante-sur-le-net.com, 1er août 2017.

Attention danger !

La vie suit son cours. Nous sommes en janvier 2007 et je retourne au lycée. J'ai été absent un mois et demi. Ma place de premier de classe ? On oublie. L'arrêt au stand a été un peu trop long. Mais je m'accroche. Et sans redoubler, j'obtiens presque la mention « très bien » au baccalauréat en juin 2008. Je suis donc pris et j'intègre une assez bonne école d'ingénieur (l'INSA Lyon avec classe préparatoire intégrée). Je quitte la maison de mes parents et m'installe dans une résidence sur le campus de la Doua à Villeurbanne, avec vue sur le tramway ! Et là mon esprit matheux connaît un éveil d'une nature presque philosophique. Je ne sais pas ce qui a mis mes neurones en ébullition. Est-ce la crise des *subprimes*, mondialisée par la faillite de la banque Lehman Brothers le 15 septembre 2008, le jour de ma rentrée en classe prépa ? Ou est que c'est la colle ? Oui parce que je ne vous l'ai pas dit mais, même si tout est dû à la malchance et à la chance, l'hôpital ne peut pas laisser sortir un patient sans avoir servi à autre chose qu'être dealer de morphine. Il faut intervenir sur le patient, c'est là le paradigme de la médecine moderne à l'occidentale. Et dans mon cas, on m'a expliqué que même si le sang avait coagulé, que tout était cicatrisé à l'intérieur de ma tête et que le sang se résorberait naturellement (on ne m'a pas fait de ponction pour évacuer le sang), il subsistait une fragilité et donc un risque élevé de refaire un AVC… On m'a donc colmaté les vaisseaux sanguins fragilisés, en les condamnant par injection de colle chirurgicale (procédé qu'on appelle une « embolisation ») pour être sûr qu'ils ne cèdent pas à nouveau. J'ai donc trois points de colle dans le cerveau, qui suppriment les trois points de fuites. Et comme j'ai une fragilité sur le front, un angiome, j'ai aussi eu droit à un point de colle sous la peau du front, que tout le monde peut voir du fait de cet aspect bosselé et violacé au-dessus de mon œil droit.

C'est la colle. Ça fait de moi un homme augmenté, car par rapport à vous, j'ai la colle en plus ! Que les fans de science-fiction restent calmes : ça ne me donne pas des super-pouvoirs ! Depuis que j'ai la colle, j'ai des vertiges quand je passe à moins de 2 m d'un gros transformateur électrique ou d'un compteur Linky sans le savoir, et j'entends les ampoules allumées ainsi que le chargeur du téléphone portable quand la batterie est pleine… On peut y voir un côté pratique, mais je crois qu'on est tous d'accord : il n'y a pas de quoi en faire un film. L'incollable *Glueman* ne sera pas à l'affiche avec Marvel cette année ! Et pour refermer la parenthèse des opérations subies suite à mon